3 1761 07936881 7

PQ
2607
R5F6

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

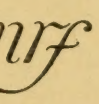
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fonddecantine00drie

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

FOND DE CANTINE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

FOND DE CANTINE

DU MÊME AUTEUR

INTERROGATION, POÈMES

EN PRÉPARATION

NOUVELLE PATRIE, ROMAN

HISTOIRE DE MON CORPS, ROMAN

LF
D779f

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

FOND DE CANTINE

TROISIÈME ÉDITION

373417
A. 12. 39

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 118 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, ET 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CX ; 940 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE

PQ
2607
R2F6

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1920.

I

CHUTE

L'avion trace un signe
qui exclut un homme de la vie
La balle trop aigüe a piqué l'azur
Les mains du vaincu s'effeuillent
Flamme mort épanouie paradis

L'aile se détendait vers le bois courbe accueil
La flamme à l'aile s'enlaçait, alanguissait
La flamme se serait nourrie de sa graisse

Lâche il a lié son corps comme une pierre
à son âme
Il s'est précipité hors du supplice, hors du
ciel

Son corps était dans l'herbe un sac d'osse-
lets
La laideur l'a soudain avili pour avoir fui
la gloire et le feu

Des hommes chauds au sein nu
sur les routes en poudre
offrent sur leurs bras
l'essence et la sueur

JAZZ

Il bat au cœur du monde
le tambour de ces nègres
Leur bouche blanche écume
de nos rires irascibles
La douleur des secteurs silencieux
se délivre ce soir
dans les signes tortionnaires
que griffonnent en noir
ces pantins

Hourra entrez messieurs
Dans la terre et les cieux
Les obus vous font place
Une parade
tonne
sur un continent
craquant

Le pleur des soldats russes ravagea leur
empire

Eau pure et corrosive qui descelle un serment

Voici la plus grande guerre du monde
Recrutons les peuples à la ronde

La terre pavoisée de journaux
Titrés de ses monts et ses vaux
Vire sous le gros œil
qui lit notre gloire

CROISADE

Et voici les Américains
croisés aux couleurs de la terre
qui réveilleront l'armée dans son linceul de
ciel
Ils ont allié leur âme au fer de leurs canons
et leur or est fondu avec leur soleil neuf

Amis, il faut sauver le sépulcre du Christ

Holà ! ho ! du vaisseau
Venez-vous en France au pays des tom-
beaux ?
Hurrah !
Le bateau de chair vive
aborde à l'aimable rive.

Ça de la tranchée sépulcrale
ressuscite d'entre tes morts
O peuple-Christ
mon peuple triste

SECTEUR AMÉRICAIN

M'élancerai-je hors de France par delà les eaux larges?

J'ai humé le sang frais des soldats d'outre-mer
Comme un qui a goûté d'un alcool inconnu
O France chargée d'hommes, harassée par le fer
Tu ne sus enfanter tous ces garçons qui campent
Et célèbrent en tes soirs l'amour d'autres patries.
Nous Français combattant parmi les étrangers
Nous avons abattu la maison de vieillesse
Avec ceux-là venus des confins de la terre.
Nous avons tout ruiné aux lieux où nous pleurions
Doutant de la beauté promise à notre race.

Mais nous avons senti dans nos veines ouvertes
L'inépuisable flot rejaillir pour des ans.

Songe, expirant l'odeur de tes vingt-cinq printemps
Que nous serions restés toujours inassouvis
Si l'heureux coup du sort ne nous avait ravis
Parmi ceux qui se lèvent à l'équinoxe humain.

Héroïque équilibre à la fin restitué
Égalité de jour et de nuit sur les hommes
Nos joies et nos douleurs font de puissantes sommes
Nous n'aurons pas connu le bonheur monotone
A nos subits destins l'aventure est renouée.

Mon frère souviens-toi si je meurs dans ma gloire
Que mon vœu s'élançait par delà mon déclin
O mon frère prends pitié de mon sang qui s'écoule

Et recueille tout ce vin pour la France altérée.

Vous buveurs et paillards, martyrs les plus austères
Armée de paysans menée par mes amis
Oublierez-vous jamais les triomphes farouches
Remportés en quatre ans sur la douceur du sol
Et l'insinuant regret du pays défendu.

Bons princes de la guerre, ô peuple de bons hommes
Nous nous retournerons pour empoigner la paix.

MÉTEMPSYCHOSE

Je me vois seul debout parmi l'écroulement
Des corps de mes amis abattus à vingt ans
Je regonfle mon souffle avec une âpre gêne
Ne leur ai-je arraché leur expirante haleine?

Mon corps a survécu
Je vais l'air entendu
Dans l'escorte douce et sévère
De mes amis morts à la guerre

Mon compagnon de marche et de méditation
Invaincu sous le sac à la haute station
Je l'ai vu transpercé par plus d'un coup mortel
Sur le parapet nu, notre modeste autel

Métempsychose ardente, il m'a dédié son âme
Le regard immortel, la contagieuse flamme
Il vit. J'ai recueilli la prompte migration
De son éternelle passion.

YANKS

Môle énorme au milieu de l'Océan qui noie les mers

Les États rectilignes tassent leur pavage d'où s'élancent les avions vers les Étoiles du drapeau qui couvre le monde.

Les bateaux de ciment se détachent des côtes, morceaux éclatés d'une jetée impatiente. Que leurs coins coupent les mers molles.

Nous sommes cent millions.

Nous nous offrons quelque chose comme territoires pour nous tout seuls.

Nous cassons en deux un continent. Notre isthme entaille le globe comme le couteau d'un garçon qui ne veut pas de maître. Nous avons fait une autre porte au monde. Nous en sommes les portiers. Nos écluses hissent les vaisseaux par dessus notre épaule.

Quel peuple se dressera contre nous. Nous sommes cent millions, le plus grand

peuple blanc, car ces Russes, c'est pitié.

Oui et le Jap restera sage dans son îlot amarré à la vieille Asie et du pied nous écraserions la vermine chinoise.

Et l'Anglais, dans son îlot amarré à la vieille Europe, il sera bien gentil, en dépit de tous ses bateaux et de tout son empire noir ou jaune.

Notre toute puissance est assise au milieu de l'Océan.

O Pacifique. Entre la vieille Asie et la Vieille Europe.

A quoi bon conquérir ces vieilles contrées, ces vieilles boutiques, ces foules radoteuses.

Tout ceci reste en deçà de notre temps.

Nous sommes bien chez nous.

Pourtant, il y eut l'an dernier un grand reflux d'hommes sur l'Europe.

Ils sont allés péleriner au pays de leurs grands-papas. Rasés vêtus de brun et armés.

Parmi ces troupes soucieuses d'orgueil des nègres chantaient avec abandon.

Oui nous sommes venus. Et nous nous

sommes retenus de rire. « Force expéditionnaire américaine au pays de Lilliput. »

A la fin nous étions furieux de ne pas rire notre saoûl. Il y avait un cimetière. Et puis ces gens-là ont une façon de nous regarder.

Mais nous savons hurler au moins. Eux restaient sans voix devant la paix.

Ah nous avons été contents d'en sortir.

Nous les Américains nous promenons dans nos autos.

Nous nous échauffons à toutes sortes de jeux

Et nos femmes rient à pleine gorge parce qu'elles dominent des hommes qui ont une belle situation sur la planète.

Nous ne portons pas les yeux sur nous-même comme ces Européens

Sales

Mais droit devant nous.

La route est droite.

Nous la suivons et vivement.

Nous ne sommes pas dégoûtés, nous.

LOUANGE

Les soldats d'outre-mer sombraient dans la bagarre
Où la femme assommait leurs incultes désirs
A la côte de France ils abordaient barbares
Mais ils mouraient le soir touchés par nos plaisirs.

O France inaltérable en tes excès sévères
Une étreinte interrogante extrême et sans peur
Aiguisait tes soldats pour les défis austères.
Guerre ils ont su goûter ta moins suave douleur.

Françaises acharnées, vous profondes complices
Des transes de nos cœurs et des blêmes délices
De nos corps déployés par l'amour et la mort

Laissez-les s'arracher en un dernier transport.

Ah, rappelons toujours les adieux à Verdun
De cette armée d'amants qui mourut assouvie
Non flétrie de regrets mais léguant à la vie
Le désir des Français, ô subtil goût humain.

BLOCK-NOTES

Et je suis à la guerre méditant la grandeur
J'ai bouclé le harnais en travers de mon
cœur
Entre moi et Paris les barrages s'écroulent
Hors de moi gravement mes jours s'en vont
en foule

Je t'ai donné patrie
la dîme de ma vie

Sa lettre
au suppliant parfum
Soudain saisi aux reins
par des mains

Je sécherai ma chair au soleil

J'ai refermé mes livres
et découvert mon âme

mon âme se délivre
qui retiendra mon âme

Parfum doucereux
des jours heureux

Bah quelle femme sut mourir
en souvenir
de l'idée
dont est décédé
un homme

ROMANCE

O ma patrie si je défaille
Pardonne
En somme
Vaille que vaille
Au long des ans, au long des guerres
N'ai-je été bon militaire

J'ai vu la face endolorie
De mon aimée, de ma patrie
O grands yeux que remplit
Quelque larme eau claire
O lac comble urne amère

Vous Français peuple triste adonné au désir
J'ai rejeté la femme qui veillait dans mon cœur
J'avais senti la France au fond de la douceur
Dont m'accablaient ses bras

O peuple jamais las
D'une volupté fine

Gloriole cocasse discipline
Aujourd'hui je te soumets
Mon regret.

RITOURNELLE

J'avais trouvé cette enfant sage
qui rêvait qu'on l'emmenât loin
je l'ai leurrée par quelque image
et l'ai tôt sevrée de mes soins

Bientôt survint une audacieuse
triomphant de ses avatars
qui ressuscita bien-heureuse
dans mes bras ouverts au hasard

Mais son baiser scellait ma bouche
et tout périssait en mon cœur
ainsi j'ai cru, poltron farouche
maintenant je n'aurai plus peur

Je ne crains plus que trop avide
quelqu'une dévore mon sort
mais je crains des larmes livides
sur un souris fraîchement mort

Je me rappelle une enfant sage
qui pleure encor sur une image

FAUX-DÉPART

Je suis ombrageux et rebelle
Je te fuirai pour m'égarer
Adieu sens mes doigts fraternels
A tes doigts se dérober

Je chercherai la solitude
Qu'enfant furtif je chérissais
Prends garde à ma sollicitude
Qui plus encore te trahirait

Je rêve d'ennuis de désastres
D'un sort boudeur je suis féru.
Je veux encore bayer aux astres
Je veux encor bayer aux grues.

BAS LES MAINS

« Tu n'auras pas connu l'amour »

Et pourtant à travers mon âme
J'aurai marché nuit et jour
Lancé cruel comme une flamme
A travers l'attente exaltée
Des forêts affolées d'été.

Elle cria « Tu es maudit!
Tu ne sais pas donner ta vie »
Mais je lui cachais ma folie
Et mes bassesses inouïes
Pour quelques-uns, par delà elle,
Pour des amis, pour un emblème.

GLOIRE

Je suis ivre ce soir et règne sur le vrai
Coïncidence aigüe, ô perfide contact
Des amours éventée avec l'Essence intacte
Je rassemble en ma grange et le grain et
l'ivraie

Je veux célébrer mon sang et ce vin fier
Où tes velléités s'éclaircissent en ma gloire
O cœur bénévole racheté de la foire
De nos sens sublimés par une ascèse altière

Mais va-t-en

L'élan pur envahit mon oreille
D'un soudain clairon droit, sévère et pertinent
Il dit le génie esseulé de l'Occident

Solitude inouïe de sphère non pareille
Terre unique au monde

France étroite en mon sein, réduite à tout
péril
Faut-il nier le cœur, l'éternelle Scythie ?

Arraché-je mes bras à des cheveux mêlés ?

C'est là tout mon poème ardent et essoufflé

II

T. S. F.

Une brise étrange rôde par les plaines de l'air.

Un aviateur qui ne pensait qu'à sa bonne amie en fut étonné.

Il crut qu'il était Panurge et que la chaleur de son moteur déliait des paroles gelées.

A terre il constata que son hélice était embrouillée de paroles herbes aériennes.

— Holà terre! quelqu'un sur la terre.

Nous ne ferons aucune tentative vers les étoiles.

Nous ne demanderons pas la lune au central solaire.

Vous hommes

Vous — hé — holà — vous.

— Qui est là ?

— Nous les habitants des Pays Exté-

rieurs, nous les Scythes à vous les Anciens d'Occident.

Il vient de se passer en nous quelque chose d'extraordinaire. Nous voudrions vous le communiquer.

— Nous vous déclarons le silence.

— Vous ! hé ! là ! Vous.

Vous autres. Hallo

Voyons ! ne coupez pas.

— Qui est là ?

— Nous, les Scythes. Nous voudrions vous dire. Il y a du rouge mais nous...

— Nous vous avisons du silence.

— Vous, vous, vous

D'autres hommes

Quelqu'un sur la terre

Nos paroles se dissolvent dans le silence du ciel. »

Là-haut, vers le pôle, les cris d'un homme dérangent l'éther.

Il appelle.

Partout des vigies, l'oreille appliquée à la rondeur du ciel.

Des mâts percent l'air comme des langues de communiants tirées vers Dieu.

Des vergues barrent l'espace, bras de danseuses pour engluer les désirs.

Des câbles assujettissent à la terre qui roule cette mâture tremblante

Ce vaisseau, sur ses ancres, est sans cesse assailli par certains souffles.

TRANSITION

Dans le palais rouge, la dactylo papote tandis que les chefs tout neufs s'exhortent à commander : Chut! le peuple vient de se retirer de la maison des jeunes mariés.

Devant le palais rouge, la mitrailleuse n'a pas l'air militaire. Un gros tube clos. Derrière le bec de gaz, par un petit trou, il en perce un regard oblique. On entend un tic-tac, le pas d'un ataxique. Cela débite à l'aveuglette des balles qui cinglent le pavé, pelletée de sable municipale.

Des soldats sur leur derrière font la guerre à leur façon.

Le taillis des machines dans l'atelier désert s'empêtre de courroies et de lianes. La matière se vautre dans son inertie au fond de la mine.

La dactylo tapote le verbe sur les feuilles touffues. Comme un démiurge trie les atomes, elle élit les touches. Le futur, infini,

jusqu'à la dernière minute, se rétrécit soudain à la fatalité de l'alphabet.

La danseuse impériale se révolte contre le peuple parce qu'on ne trouve plus certains onguents pour ses pieds qui seuls peuvent débrouiller les figures de la beauté.

Cachant sous sa langue l'ordre de mobilisation révolutionnaire, l'envoyé débarque sur un continent placide et téléphone au camarade effaré.

Des armées victorieuses, ayant épuisé toute fureur, se complaisent, au bord d'un fleuve, en des musiques démodées.

Dans la terre slave aux chimies dissolutrices de l'esprit, la barbe de Tolstoï fleurira-t-elle perce-neige?

VENGEANCE

J'ai bu quatre bouteilles avec mes compagnons.
Qui d'entre nous fut plus bouffon
Que moi qui feignais la douceur ?
Trinquant d'un geste bénisseur
Je les encourageais à souiller de dédains
Les héros et les saints
Et l'orgueil de mourir
Grave frivolité
Pour une idée.
Eux donc me méprisaient non sans cordialité
D'être homme intelligent, de payer ce délice
Et de feindre des amours vaines
Pour quelques sacrées rengaines.

Je riais narquoisement
Et tout bénignement
Faisant ma prière
Au dieu de la guerre

Et des révolutions
Vouais à la juste gueule de ses puissants
canons
Ces bons compères
Mes compagnons.

RÉVOLUTION

Je suis triste et dérive avec ces corps sans
  âme
Mais arrive le temps où le garçon qui ose
suborne foule et femme.
Il vivra comme une flamme.
Alors plus besoin d'alcool ni de chant
Mais par le simple effet de l'ire
du seigneur éternel et de ses deux poings
  d'homme
la foule qui l'attend cogne au pavé de bois
son front de fille folle et de sale amoureuse.

Il est temps qu'on se fâche
O foule! ô femme!
C'est le mâle ou la mort.

PÉRORAISON

Je mourrai mais j'aurai une sale agonie.
Ce ne sera pas la mort d'une bête dont
la révolte reste inconnue.
Mais j'aime mieux mon sang que mon
encre.
Tant pis si je suis laid. Tant pis si je
supplie au milieu du supplice. Tant pis
si je fais l'enfant ou la femme.
Tant pis si je me souille.
Je sais bien. Je crèverai lyriquement.

Foi ! ma foi !
Ça vous tient au ventre. On est d'une race
d'esprits comme un chien avec les chiens.
Car il y a l'amour. Cet amour qui n'est
qu'entre les hommes, pour l'idée dont
ils crèvent.

En tout cas je serai beau quand je
serai mort la face contre terre.

III

TENNIS

Clartés nues
Blancheurs qui s'enlèvent
Lignes

Voici le jeu, voici la vie, voici la fin.

Terre tapée, tassée, tendue qui repousse le pied qui la frappe avec l'allégresse du tambour.
Muscle ramassé à plein
Terre tangible, évidence volumineuse.
Terre vibrante sous le talon comme la poitrine du boxeur.

Sol épilé, glabre. Élégance stérile.
Blancheur du papier écartelé à quatre pointes sur la table : sérénité offerte à la décision du dessinateur.
Le trait clôt le lieu.

Dans le trait fermé, dans la mesure marquée, le corps se décoche, se suspend.
Il est cueilli.
Ici, tout l'excès est lâché et retenu. L'homme règne et châtie sa force.
La détente outrée de la balle, l'éclatement blanc
est restreint par les nattes de fer qui mesurent le ciel comme un horizon.

O noble hilarité!

L'homme est confiné dans le vain exercice.
Une sagesse joyeuse enclôt la jeune troupe dans ses claires-voies.
Voici le lieu conquis où l'esprit seul commande.
Une figure sous le pied prescrit une danse
La ligne lie l'élan.
Le rythme se compose des bonds profus et brefs.
Modestie du corps athlétique qui se contente de sa perfection.

Tu pourrais borner ton exigence humaine
à remplir d'un muscle ta forme.

La courbe sèche d'une vierge orne l'angle
infligé à l'espace.
Un point en son corps rallie les lignes.

LA GRUE

Arbre.

La poigne de la Nature a brisé son jet. Sa maîtresse-branche biaise, s'obstine et s'étire.

La grue, hors du quai, pousse.

Elle ne visse pas des racines dans le sol comme les arbres autrefois loués par les hommes qui sont morts.

Elle glisse sur le rail lisse et par sa lourdeur adhère à la terre qui l'a enfantée.

Moi non plus je n'ai pas de racines. Je puis lever haut mon pied. Je pourrais oublier ma mère.

Mais il y a la terre — où les germes sont accueillis — sous les dalles du quai et avant d'être transmué par l'homme avant de subir les migations qui l'ont tranporté du règne minéral dans le règne humain

le métal de cet outil était dans le sein vivant.

Mésallié à d'autres éléments il attendait quelque part au fond de l'espace.

Ame dans l'attente que récemment le pic frappa.

Il faudrait dire les générations du Fer.

Mais déjà le minerai est en proie au feu.

La matière dissolue cède à l'étreinte torride.

Des affinités torrentielles se déclarent.

D'une gestation forcenée sortent des êtres nouveaux comme la portée du ventre.

De la fonte est née.

Son âme est libérée.

Par d'autres croisements viennent au monde le fer, l'acier.

Au cœur complaisant de la chaleur le métal adulte des machines-outils éduque la flexible fusion.

Et voici que l'Être latent est appelé à la

vie singulière des formes — une main rôde et choisit.

La ligne impose à la matière anonyme, sortie de ses limbes puissants, une figure personnelle.

Et c'est devenu cette grue comme moi je suis moi.

Dans son métal il ya plusieurs âmes cohabitantes que décèle la formule comme les âmes de mes ancêtres et celle de mes éducateurs dans mon âme.

Demain elle sera à la ferraille et moi au charnier. D'autres vies seront découvertes.

Mais, maintenant, ô l'instant! ô l'effort! son dressement est évident contre le ciel. Et moi, mes orteils pétrissent mes souliers et une chaleur prospère dans mon ventre.

Désirs de convergence éternellement vains : ma vie de chair s'élance parallèle à cette vie de fer.

Paraboles qui se veulent toujours raides et jamais déclinantes, qui se cabrent.

Ma gratitude s'attarde devant la grue : je la louerai de s'incliner, favorable à la vie dont la lourdeur comble les bateaux et les trains.

Elle meut ses chaînes, préhensive.

Elle tourne, dans l'huile, suave.

La mâchoire domestique dégorge sa goulée dans les cales obscurs et les wagons creux.

J'approuve ce geste dur et durable et efficace vers les choses vivantes :

vers ce charbon dont les strates fixent comme les lobes du cerveau le passé du monde

vers ces sacs dont l'enveloppe est encore la fibre pleine de sève de l'alfa.

Je connais les origines dans la terre et le cerveau des hommes.

Sa rigidité se fond à ma ferveur.

Comme dans un rayon de soleil, qui coupe

l'ombre d'une chambre, on voit danser les innombrables mondes, en dépit des lignes qui limitent cette poussée oblique

j'y vois la giration débordante des molécules pressées par la loi.

L'allégresse bondit et crie devant la révélation.

Qui chantera et dansera devant l'arche d'alliance? l'alliance de toutes les choses qui sont.

Voici que sont réaccordées les choses-qui-bougent et les choses-qui-ne-bougent-pas.

C'est le temps de pactes étonnants.

Sur le sceau en fusion des nouvelles ligues, le marteau-pilon tombe et le signe de la force grésille.

Le peuple des hommes s'est saisi du totem des titans.

La rude alliance avec le Fer sera célébrées. Notre frère le Fer sera loué et toute la maisonnée exultante : la Vapeur, l'Élec-

tricité et toutes les forces-sœurs de qui nous sommes dans l'attente.

Quelle joyeuse irruption.

Ample émoi, le cœur s'élargit à la palpitation du grand corps qui s'ébat dans l'enclos du soleil.

Hymne neuf.

En ces temps bénis, la terre jette la floraison extricable des machines qui se nourrissent du cerveau.

Je caresse le fer de la grue.

Son feuillage abstrait orne mes yeux.

GUERRE, FATALITÉ DU MODERNE

O guerre intrusion de l'âme
La matière est bousculée par l'âme
L'âme brandit son corps contre le fer.

J'ai vu le royaume des hommes entre la mer du Nord et les montagnes centrales.
La force des peuples coulait par toutes les routes.
Là les hordes des mâles se sont exilées.
Il en est toujours qui se rejettent hors des villes.
Ces années-ci beaucoup encore se sont arrachés à la soumission de la jouissance.
Ils sont venus par les mers tachées d'huile et ils poussent leurs troupes à travers les décombres de ce continent.
Ce sont les hommes de main, les exécuteurs de la vie.

Leur chant triste et forcené se lève.
Dans cette aire où nous nous tenons tout a été abattu.
Nos canons ont nié un horizon de maisons.
D'abord nous avons enfoncé les toits dans les murs, l'illusion des portes a été soufflée et le ciel a dilaté les fenêtres dans une dérision.
La colère des obus a fait éclat chez les épiciers et la honteuse obésité des édredons crève par les brèches.
Ces maisons avaient assez duré. Les bâtisses maçonnées sans amour ont été aplaties.
Des hommes sont restés debout parmi les gravas avec leurs canons ardents à interroger le ciel.
Ces étranges chantiers s'étendent aux portes de la cité d'Europe.
On trébuche dans la ferraille.
La terre dans ses remous roule les cadavres parce qu'ils ne sont pas voués au repos et que la mort n'est pas une fin.
Dans les coins les saisons mordent hâtivement aux trophées.

O force de l'homme dans l'espace épuré.

Sous le ventre de nos armées qui rampe vite sur dix millions de roues, les villes de plâtre tombent en poudre.
Nous traînons parmi nos rangs d'étonnants équipages.
La terre s'use sous notre foulement métallique.
D'un ongle de fer nous faisons sauter la pellicule d'humus.
Les végétations se corrodent, la craie s'aigrit, les chênes sont des échardes.
Les routes s'effritent sous les infinis monômes râpeux.
Le pneu coriace et verruqueux échine la côte.
Le fleuve de stérilité déborde et les pistes ravageuses effrangent la motte de la campagne.
Bottes et sabots roulent chaudement et la roue choie inépuisablement.
La force exaspérée imprime un monstrueux vestige.

Le corps du fer pèse et la courbe de la terre plie
« Je vous annonce la venue du royaume humain. »
Sous nos pieds la terre s'émacie comme le corps foulé par la méditation.
Il se confirme que la tenace usurpation de l'homme sur les anciens règnes approche de son triomphe terrible.
Les pierres, les plantes et les bêtes sombrent dans l'humain comme dans le déluge.
La poussière se fait chair et ne veut pas retourner en poussière.
De gros os de fer s'implantent dans le ciment impourrissable.

ATLANTIDE

Atlantide, ressuscitée des eaux, ressurgie de ton Océan.
Destinée mystérieuse qui s'engrène dans la machination prodigieuse du fer extraite peu à peu du néant.
Là l'homme, là le plus dur ennemi de la nature.
Il forge hâtivement l'énorme outil de sa rancune.
Contre la matière la matière.
Contre la matière malveillante : broussailles malignes, minerais abstrus, chimie lascive et trouble
la matière fondue, forgée, articulée, disciplinée.
Ce sacré univers où il fait noir comme dans un four, il ne blague plus sous nos marteaux-pilons.
Mais le maître ne s'épuise-t-il pas à nourrir ses esclaves voraces ?

Ils dévorent tous les matériaux.

L'homme arcbouté aux leviers, pressant un bouton ici et là use son temps à servir les brutes fragiles qu'il a dressées à la chasse des atomes.

Cette force qu'il ploie lui échappe.

Les machines lâchées broient tout.

Le pouvoir créateur leur est défendu.

La beauté ne peut sortir de leur étreinte.

Les mains seules du maître.

De ses mains seules l'homme peut former la matière mais il ne peut transmettre son pouvoir aux forces qu'il a domestiquées.

Les forces transfuges qui sont au service de l'homme ne savent que massacrer les forces rebelles.

Jadis les pierres cédaient émues et fraternelles à l'ébranlement de la lyre sous les doigts. Maintenant c'est la guerre.

La concasseuse claque le silex et tord le calcaire.

Machines, esclaves brutaux, mauvais serviteurs sourdement hostiles, inhumains.

Ils trahissent l'homme.

L'homme est débordé
Les machines, démiurges vils sont entre le
Dieu et son rêve.
Quel rêve?

IV

AUTO

C'est le temps de la ronde
Les ruées inscrivent l'itinéraire brusque sur la terre étalée comme une carte.
La sphère se ceinture de pistes austères.
Bondissement effréné des autos.
Vertige, chute dans l'abstrait.

Au commencement était l'Action.
Voici l'Action réduite à son essence.
C'est un point noir qui chemine sur la page blanche du livre de mathématique.
Signe nu du mouvement qui bat au cœur de l'invisible.

Aller éternellement dans l'espace incolore.
Effort dirigé vers rien.
Recherche frénétique d'un résultat inconnu.
L'homme est avide.
User son corps à l'air dur comme une meule.
Que sa tête soit assommée par le vent.

Boire la vitesse pure.
Une paille ne peut épuiser la boisson infinie.
La sirène insatiable ne peut siffler tout l'air.
Errance de comète désorbité hors la loi et qui fuit les centres.

Jouissance rentrée.
Les choses au-delà des yeux ne sont que bornes brutes qui repèrent la course.
De mes prunelles fixes s'étire un double trait sur la campagne.
Je brise les horizons.
Les cloisons du ciel sont crevées.
L'âme des paysages dispersée.
Le monde est biffé par la promptitude.
L'homme se dérobe dans le prestige de la roue en fusion.

Roues sur une route.
Densité. Densité de la route.
Densité de l'air.
L'air presse la terre de toutes parts.

L'air et la terre sont l'un contre l'autre dans un baiser pressant.
J'arrive et je les sépare.

Jouissances de notre temps.
Nos sens fouillent le système métrique.
Les abstractions mûrissent dans nos mains comme des femmes.

Double pulsation accordée comme une étreinte.
Le bond du sang dans mes artères.
Le bond des gaz dans le cylindre.
Mon pied greffe un muscle à la pédale.
Ma main est au volant une liane.
L'auto allonge son ventre chaud au ras de la terre.
Elle se vautre dans une litière de souffles et de poudre.

Je suis un souple insecte de métal.
Je vole bas sur ma planète.
Mes forces me soulèvent à la lisière d'un monde.

Je suis aussi fort que quarante-cinq chevaux.
Ma forme, empennée à la vitesse, transperce la matière comme un désir comble l'offre.
Je remonte irrésistible le cours inverse de la vie.

RONDEUR

Hommes de ce temps
une joie
une joie qui finit
après vous cette joie ne sera plus connue des hommes
notre joie.

Ce sont les derniers jours où la Terre est grande.
Une puissance nous est encore refusée. Elle accablera nos enfants.

Notre joie au milieu de la terre est unique.
Instant étroit entre deux âges.
Hier, aujourd'hui et demain sont sans ressemblance.

Autrefois — hier, brève histoire — la terre était vaste.
L'homme s'épouvantait.

L'espace familier était petit et menacé de mystère comme la chambre de l'enfant qui veille.
Il était des mers et des déserts où l'homme risquant ses pas chancelait sur le rebord.
O Méditerranée, vérité évidente au milieu des terres solides et bornées.
Au-delà : périples frôleurs d'abîmes.
Ailleurs la Chine, ailleurs d'autres robinsons, au-delà d'un ciel.
L'homme se tenait accroupi sur le rivage comme pendant la nuit le nomade met sa face dans le foyer et tourne le dos au cercle anxieux des ombres.
Mais angoisse délicieuse offerte à Ulysse dans l'île de Calypso, proche des colonnes d'Hercule, porte du royaume humain.
Un jour le navigateur latin se hasarda entre ciel et mer.
Il connut la limite.
Il sut que l'étendue livrée au pied et à la main est finie.
Partout on est au bord du ciel
mais la pente se déverse de toute part.

Dans la maison il y avait encore des couloirs sombres où enfant nous rêvions d'avoir peur.
Explorateurs héros
qui exiliez vos patries.
Fauves, ils cherchaient l'étreinte.
Les forêts étaient de ces femelles mauvaises peut-être vierges qui tout d'un coup vous font couler dans une joie atroce.
Mais Marchand rencontra Kitchener comme sur le Boulevard
C'était fini.

Toute la face de la terre est nue
Nous sommes encore liés.
Nos lèvres sont lentes à connaître la saveur de toute la face.

Une nouvelle nécessité nous est imposée.
Une main hâtive brasse les hommes.
Ils tourbillonnent autour de leur sphère.
La terre va-t-elle plus vite que tout glisse sur la surface en giration?

Ils finiront par déraper et faire panache dans le ciel.
Il y a une grande mêlée suave. Glissades.
Les destinées se croisent ou se télescopent.
Leur naissance, leurs amours, leur mort sont à des stations fuyantes.

Un rail, un sillage trace le cercle.
D'une traite la rotondité est circonscrite.
Un implacable compas raye les plaines, coupe les montagnes, érafle les mers.
Les traverses sont boulonnées au continent.
La coulée du bitume mord les campagnes comme une femme brûle sa beauté avec des fards.
Les expéditions ont foncé au plus épais des forêts.
Les mains ont fouillé les lianes de l'ombre.
Pas à pas les savanes ont été enjambées.
On est monté sur le Gaurisankar comme au faîte d'un toit pour considérer la demeure des hommes.
On a creusé des trous sous le sol. Partout cela sonne creux sous les pas.

Les câbles sous-marins sont tendus du quai de l'Orient au quai de l'Occident.
La mer est écumée par l'hélice comme un pot.
Tout l'air est reniflé par l'aviateur.
L'homme se transporte en tous lieux dans un appareil de songe.
Il procède à une visitation méticuleuse comme une femme qui s'ennuie tâte son corps.
Sur le pont de ses paquebots et de ses trains il lit le film embobiné à la terre.
Chant.

*
* *

Que tout notre air soit criblé des radieuses incantations
Qu'aux récepteurs loquaces le mot de la communion crépite comme les baisers d'une rencontre.
Que la dernière nouvelle frappe au front les foules nocturnes.

Une sentence brève parcourt les façades ondoyantes.
Les lettres attendaient dans l'ombre de toute éternité.
Un serpent de mercure coule par leurs veines invisibles et s'évade.
Que, dans le chaos noir où se connaissent les mers et les ciels, les projecteurs embouchent leurs blanches trompettes de silence.
Que les sirènes hurlent leur souffrante fureur.
Lâchez les troupes de femmes en proie au vent.
Demain parmi les foules diurnes s'effeuilleront les journaux où les langues bruissent.

C'en est fait

La Terre est prise

La Terre est ronde dans la main de l'homme
La maturité a gagné toute la rondeur.

La vision circulaire entre dans l'œil comme un fruit pelé dans la bouche.
Une présence d'esprit est dans tous les lieux
Géométrie chatouilleuse
Les lignes de la sphère sont sensibles comme les fibres qui vont jusqu'au bord du corps.
Les méridiens caparaçonnent mes épaules.
L'équateur est ma ceinture.
Je sens mon frère antipodique.
Je sens la plante de ses pieds.

*
* *

Les enfants seront ondoyés par une froide révélation.
Si nos femmes enfantent — lâcheté, haine de la sculpture, la femme s'est révoltée comme le peuple — penchons-nous avec inquiétude sur ces hommes nés à un autre monde. Leur lèguerons-nous notre vieux cœur?
Leur terre sera petite.

Ils jetteront sur la montagne le regard de don Juan sur une millième femme.
Ils fuiront l'obsédante ubiquité de la mer.
L'étendue des plaines est fastidieuse.
Les campagnes cultivées annoncent la digestion des troupeaux humains.
Abstraites babels de partout.
La beauté cosmopolite des femmes se fond dans leur salive.
Visage trop connu d'une femme.

Mais mieux que les alcools
et les drogues
— bassesse de ceux qui aiment le sommeil —
la vitesse.
L'homme sur les quatre roues de son désir
Il lèche l'espace
Mais l'espace se replie sur lui-même, mais l'espace se rejoint comme la peau qui se rencontrant partout enferme notre âme dans un sac.

Il tourne autour de la terre et la tête lui tourne.

La ronde
Danse extatique. La terre tournoyant gonfle comme la robe du derviche.
Le cercle de toutes parts
Le cercle emprisonné dans son sort.
Ta destinée est envoûtée par le trait fermé d'un dessin.
Tu es inscrit dans une figure close.
La ligne revient sur elle-même pour une éternité inexorable.
La plume soumise à la prédestination de la pensée retrace la figure inévitable.
Marque significative de toutes parts obsédante.
Il est assiégé par les points innombrables qu'engendre la ligne.
Sphère tissus de cercles
Cocon secrétion de courbes selon une loi
Comme le ver à soie je porte en moi et je sécrète infiniment la fatalité de mon incarcération.

Robinson, pauvre Robinson

Des océans d'éther personne ne surgira pour te rapatrier.
Tu es au large de tout.
Tu es naufragé au plein des mers sans orient.
Faire le point ? Mais quoi au-delà de l'archipel solaire ?
Pourtant tu es hors du cercle.
Tu peux te détacher de la roue, supplicié.
Le fier Allemand lance un obus si haut qu'il manque de ne pas retomber et que la terre tourne en son absence.
Mais du centre s'étend vers toi un appel irrésistible.
Tes pieds ne sont pas lourds
Mais un point pèse en ton corps comme un poids
Tu as avalé le fil à plomb.
Tout au plus peux-tu faire la culbute mais à nouveau tu es happé aux talons.
Ta tête flotte comme une mine sous-marine prête à éclater vers le ciel.

L'homme est ramassé par les ondes circulaires comme dans un filet.

La volonté ne peut dépasser l'épiderme du poing.

A bord quinze centaines de millions de passagers.
Passants ils marchent la tête en bas
la tête dans le ciel
les pieds à terre.
Il y a des pas monotones au plafond.
Ils se tiennent debout sur les pieds de leurs antipodes.
Et jamais deux hommes antipodes ne peuvent se voir parce que leurs semelles sont soudées solidement.
Il faudrait qu'on brise leurs genoux ou qu'on coupe la boule en deux et qu'on serve les deux morceaux sur un plat.
Si nous n'étions qu'un seul désir le centre de la terre ne serait-il pas le poing d'une marchande qui retient les ballons d'enfants?
Mais non. Si nous pouvions crever la surface de la sphère, nous piquerions sur le centre, les pieds en avant.

Les semelles traînent sur la surface et ne peuvent s'en écarter.
Un gros aimant jeté dans l'espace englué de limaille.
On peut bondir, monter à une échelle
Voler, mais les avions sont sous l'écorce atmosphérique comme des poissons sous la glace.
Il faudrait sauter hors de l'attraction comme on saute la clôture d'une propriété.
Est-ce qu'on dégringolerait dans un autre astre? Sans doute.
C'est tout ce qu'il nous reste à explorer
Les mondes.
La terre, nous la connaissons.

1915-1919

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

I

CHUTE 7
JAZZ. 9
CROISADE 11
SECTEUR AMÉRICAIN.. 12
MÉTEMPSYCHOSE 15
YANKS 16
LOUANGE 19
BLOCK-NOTES 21
ROMANCE 23
RITOURNELLE.. 25
FAUX DÉPART.. 26
BAS LES MAINS 27
GLOIRE.. 28

II

T. S. F. 33
TRANSITION 36
VENGEANCE. 38
RÉVOLUTION 40
PÉRORAISON 41

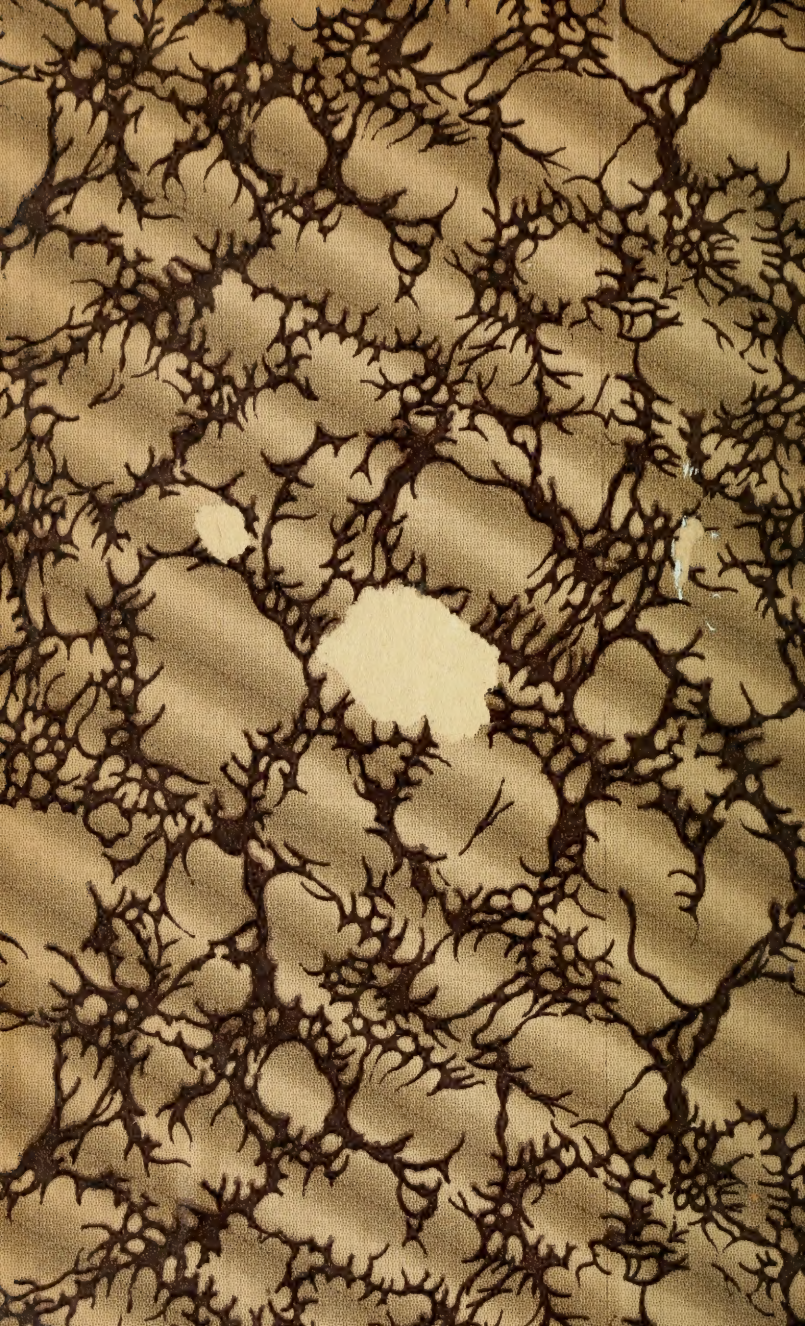
III

TENNIS 45
LA GRUE 48
GUERRE, FATALITÉ DU MODERNE 54
ATLANTIDE 58

IV

AUTO 63
RONDEUR 67

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE TRENTE MARS MIL NEUF CENT VINGT, PAR L'IMPRIMERIE R. H. COULOUMA, ARGENTEUIL



PQ
2607
R5F6

Drieu La Rochelle, Pierre
Fond de cantine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 30 17 12 009 8